

EN TERRE ÉTRANGÈRE

Du même auteur

La Civilité à l'épreuve
Crime et sentiment d'insécurité
PUF, 1995

Les Adolescents, le sexe et l'amour
Itinéraires contrastés
Syros, 1999 ; rééd. Pocket, 2003

De l'affrontement à l'esquive
Violences, délinquances et usages de drogues
Syros, 2001

Demandes de sécurité
France, Europe, États-Unis
La République des idées/Seuil, 2003

Le Dénî des cultures
Seuil, 2010 ; rééd. Points, 2013

HUGUES LAGRANGE

EN TERRE
ÉTRANGÈRE

Vies d'immigrés du Sahel
en Île-de-France

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Je remercie Irène Amiel-Traore, Saïdou Bâ, Mehdi Berka,
Suzanne Cagliero, Anne Chemin, Marie Gibard, Olivier Schwartz,
Mamadou Talla, Irène Théry, Christine d'Yvoire,
et beaucoup de personnes de Mantes-la-Jolie et des Mureaux
dont je ne peux citer les noms, pour leur patience,
leurs encouragements et leurs critiques.

ISBN9 78-2-02-110505-6

© Éditions du Seuil, février 2013, à l'exception de la langue anglaise.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Khady Sarr

INTRODUCTION

Je connaissais les villes du Val de Seine de réputation, mais je répugnais à m'engager sur un territoire qui avait déjà été souvent labouré, dans lequel je n'avais de surcroît aucune entrée. Je suis allé d'abord à Mantes-la-Ville et aux Mureaux durant l'hiver 1998-1999¹. Là, j'ai été le témoin direct d'incidents dramatiques très similaires à ceux de Mantes-la-Jolie en 1991², même s'ils n'ont pas reçu la même publicité. Il y a eu aux Mureaux des affrontements avec la police qui ont laissé comme à Mantes des traces profondes.

J'ai commencé par approcher les collègues ; muni d'autorisations, j'ai pu franchir des grilles, entrer dans des cours de récréation où les élèves goguenards se demandaient si j'étais

1. En 1998, j'avais participé avec Annette Peulvast-Bergeal, maire de Mantes-la-Ville, à un groupe de travail organisé au ministère de la Justice. Elle m'avait dit : « Venez chez moi ! » Ce fut un passeport précieux. J'avais, par ailleurs, eu l'occasion de côtoyer le maire des Mureaux, Alain Étoré, au cours de débats sur l'insécurité.

2. Lors d'une soirée de gala, fin mai 1991, à la patinoire du Val Fourré, une cinquantaine de jeunes interdits d'entrée s'en prennent aux voitures garées là. L'intervention policière est maladroite, des jeunes reviennent dans la nuit, brisent les vitrines des commerces de la dalle, symboles de la ville « française et riche » au cœur de la cité, et jettent des pierres sur les voitures de police. Pendant les échauffourées, un lycéen, Aïssa Ihich, est emmené en garde à vue ; il succombera à une crise d'asthme au commissariat. Au cours de la seconde semaine de juin, à la suite de rodéos automobiles au Val Fourré, une fonctionnaire de police, Marie-Christine Baillet, est mortellement blessée. Un des policiers tire et atteint d'une balle dans la nuque Youssef Khaïf. Trois morts violentes dans le quartier en quelques semaines : on a changé de registre. Les émeutes mantaises ont eu des échos en amont sur la Seine, dans la ville des Mureaux.

prof ou journaliste. J'ai consulté d'interminables listes mêlant des élèves assidus à des absentéistes caractérisés, envoyé aux familles des demandes d'entretien. L'approche fut longue, mais je me suis vu confier par les surveillants des spécimens choisis de ces adolescents, dont le consentement personnel restait très présomptif, je l'avoue. Les adolescents se présentaient comme s'ils étaient nés de rien, ayant échoué là par hasard, habitant une brèche du temps qui sépare un passé qu'ils ignorent et un futur qu'ils peinent à entrevoir, vivant dans un présent vibrant, ébouriffé, syncopé. Les adolescents issus de l'immigration méconnaissent, c'est banal de le constater, ce qu'ont pu vivre leurs parents, parfois jusqu'au nom de l'usine où leur père travaille. Ce n'est pas un défaut de la mémoire : la quête des origines suppose une orientation de l'intérêt qu'ils ont alors rarement. Leurs silences ne recouvrent pas l'indicible mais la cassure du temps, davantage même qu'un refus de regarder ce passé qui n'est pas le leur. Ma déception devant la sécheresse des propos des adolescents m'a incité à rencontrer leurs parents.

Lors d'un de mes premiers entretiens, aux Mureaux, le chargé des questions de prévention à la mairie a dressé un tableau saisissant, résumé par trois chiffres : 30 000 habitants, 11 000 inscrits sur les listes électorales, moins de 7 000 votants. Une ville immigrée dans la ville, absente des élections, invisible dans le personnel de la mairie, masquée dans les statistiques du recensement et pourtant si présente dès que l'on quitte le centre ancien. La publication des premiers résultats d'enquête aux Mureaux s'est poursuivie par une recherche sur le décrochage scolaire et social que me commanda l'Établissement public d'aménagement du Mantois-Seine-aval (EPAMSA), qui opère dans la communauté d'agglomération autour de Mantes-la-Jolie¹. Je compris les attentes des responsables de cet établissement comme une demande de me pencher sur un volcan encore fumant. Au final, les situations aperçues dans les deux agglomérations se sont complétées.

1. Je dois cette première demande et surtout de très bonnes conditions de travail à Irène Amiel-Traore, alors chargée de mission à l'EPAMSA ; elle m'a maintes fois soutenu au cours des dernières années.

En menant ces enquêtes, j'ai accumulé des histoires d'hommes et de femmes de la génération des parents des adolescents suivis au collège. J'ai collecté ces récits sans dessein arrêté, seulement désireux d'éclairer les aspects ostensibles des ruptures de la cohésion sociale par une attention aux mœurs. Chacun a éprouvé le désir de regarder les gens vivre comme s'il lui était donné d'être assis à leur table ou caché sous leur lit, un rêve que la télé-réalité réalise à sa manière avec ses huis clos voyeurs. Je pensais que les parcours des parents, primo-arrivants ou eux-mêmes nés en France, pouvaient éclairer les difficultés scolaires et les dérives adolescentes.

Les grandes concentrations HLM de banlieue sont une composante déjà ancienne de notre paysage social et politique, marquée par la récurrence des émeutes urbaines, les accrochages quotidiens des jeunes des cités et de la police, les incidents racistes et l'échec scolaire. Les générations issues de l'immigration maghrébine, nées en France, qui sont nombreuses, ont produit une culture fédérant des codes de langage, des styles vestimentaires, une manière d'être en groupe. Cette identité, qui nous est familière, est distincte de celle de leurs parents : il a fallu du temps pour retrouver derrière cette évidente présence des nouvelles générations l'histoire ensevelie ou effacée des immigrés venus d'Afrique du Nord. Le lien s'établit seulement au cours des années 1990, alors que les « mémoires d'immigrés¹ » se diffusent et viennent donner une profondeur générationnelle à la chronique des banlieues. L'histoire des immigrés du Sahel n'a pas été traitée d'une manière équivalente à celle des Maghrébins. Elle a, pour l'essentiel, fait l'objet d'études sur les groupes ethniques – Peuls, Manjaks, Soninkés, Wolofs – dans leur spécificité. Ce à quoi sont confrontés les migrants de cette région d'Afrique en France n'a pas été envisagé de manière aussi large.

La colonisation fut une épreuve, écrit Georges Balandier² ; on pourrait penser que l'immigration est une épreuve acceptée

1. D'après le titre d'un documentaire réalisé par Yamina Benguigui et diffusé par Canal+ en 1997.

2. Georges Balandier, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 11, 1951, p. 44-79.

sinon voulue par ceux qui s'en vont. Cela ne paraît pas certain en ce qui concerne les gens du Sahel. Les hommes, arrivés en premier entre les années 1960 et 1980, souvent directement des zones rurales de la vallée du fleuve Sénégal, sont, à l'instar des Maghrébins, des travailleurs délégués. Comme l'écrit Gérard Noiriel à propos des Algériens : « L'émigré est choisi par la communauté, qui le délègue pour un temps limité et l'investit dans une "mission temporaire" de l'autre côté de la Méditerranée, afin de procurer au groupe paysan les ressources qui lui font défaut¹. » Les trajectoires sont parfois complexes, mais elles traduisent rarement un projet migratoire strictement personnel. Quant à ceux qui émigrent dans les années 1990 ou après, leur départ ressemble plutôt à une évasion.

L'accélération de l'histoire, que les migrants vivent à leur corps défendant, altère subitement le legs du passé, de l'extérieur, sans qu'il soit l'objet d'une lente transformation interne. S'installer ici, c'est affronter l'épreuve de la rupture des liens, de la solitude, du travail réglé par les rythmes de l'usine. Dans les années 1970 et même 1980, les hommes trouvent le plus souvent du travail. Ils le perçoivent comme une activité dure mais envisagent l'avenir ici avec assurance, positivement. Pourtant, même les hommes arrivés dans les années de croissance forte ne parlent pas de leur travail comme d'un métier, et rares sont ceux qui vont faire carrière. Au début, une adhésion un peu ingénue aux modes de vie des Européens, une mimésis, transparait dans les propos des immigrés du Sahel ; il leur faut s'accommoder. Beaucoup ont changé d'attitude après une dizaine ou une quinzaine d'années en France. Le sentiment de mépris domine les récits de ceux qui sont venus dans les années 1990 ; travaillant souvent par intermittence, ils se sentent rejetés.

Les hommes ne parlent guère de leur vie affective. Les trois quarts d'entre eux reviendront se marier des années après au pays, fréquemment avec une parente qu'ils décideront ou non de ramener en France². Cela provoquera une immigration

1. Gérard Noiriel, *Le Creuset français*, Paris, Seuil, 1988, p. 148.

2. Ce décalage temporel a été noté pour les Algériens dans les années 1960 par Ahsène Zehraoui, *Les Travailleurs algériens en France*, Paris, Maspéro, 1971.

féminine très décalée dans le temps : l'intervalle séparant l'arrivée des hommes de celle des femmes est souvent d'une dizaine d'années. Les hommes et les femmes de la vallée du fleuve sont transplantés brutalement dans des villages verticaux de la grande couronne parisienne. Cette émigration implique une population qui, pour près de la moitié, n'a pas l'expérience de la ville. Après l'univers des foyers, la vie en couple ici représente une rupture dans la vie des hommes qui sont restés et se sont installés sans l'avoir anticipée. Ils ne mentionnent le plus souvent ce mariage que comme un élément d'état civil et, s'ils évoquent la rencontre, c'est sur le mode de l'évidence : « Un été, des cousines étaient venues visiter chez nous, on s'est connus » ; les cousines sont des partenaires non seulement possibles mais souhaitables. Les désirs affectifs traversent cependant quelques propos masculins ou bien ressortent de l'incongruité d'une situation : ma position d'homme blanc n'y est pas étrangère.

Les femmes originaires du Sahel qui viennent en France sont toujours mariées ; dès lors, pour elles, la migration est complètement enchâssée dans le couple. Elles ont dû composer avec ce qu'ont établi ces hommes qui les ont fait venir après les avoir épousées en Afrique. Leurs propos sont extrêmement pudiques. Les attirances, les intrigues amoureuses qui font la trame même des relations entre les sexes sont absentes de leurs récits. C'est le privilège de la littérature d'y donner accès et je pourrais écrire, comme Albert Nicollet au terme de son enquête sur les femmes d'Afrique noire en France, que « le plus intime de leur existence est certainement demeuré dans l'ombre¹ ». Les femmes qui se sont exprimées le plus longuement sont éduquées, ayant souvent accompli, ce qui est rare dans les générations nées dans les années 1950², le premier cycle de l'enseignement secondaire et passé le brevet. Venues en pensant qu'en dépit d'un mariage arrangé elles seraient libres en France, leurs récits livrent l'expression d'une espérance déçue par

1. Albert Nicollet, *Femmes d'Afrique noire en France*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 17.

2. Voir, en annexe, le graphique 1, p. 335.

l'expérience de la solitude et des conflits domestiques¹. Celles qui sont arrivées dans leurs vingt ans, souvent accompagnées d'un enfant qu'elles ont commencé à élever dans la famille de leur mari au village, vont apprendre ici à se débrouiller seules, avant d'investir la Protection maternelle et infantile (PMI) et plus tard les « lieux de vie ». Avec le temps, ce sont elles qui fabriqueront les villages verticaux. Celles qui n'ont pas eu d'éducation scolaire sont les plus démunies. Parmi elles, on rencontre nombre de mères-courage qui vont au cours d'alphabétisation et apprennent à parler avec leurs propres enfants et la télévision.

Ces hommes et femmes venus en majorité de la vallée du fleuve Sénégal, qui se sont installés dans le bassin de la Seine, en aval de Paris, dans les années 1970 ou 1980, je ne les ai pas rencontrés à ce moment. Les entretiens présentés sont une sélection de ceux que j'ai recueillis, seul ou avec Suzanne Cagliero², à l'orée du XXI^e siècle et de ceux qu'avait réalisés une dizaine d'années auparavant, au début des années 1990, Christine d'Yvoire, médecin de santé publique, lors d'une enquête ethnographique à Mantes-la-Jolie. J'ai eu la chance de la rencontrer en 2008 et elle a eu la rare gentillesse de me les confier. Je lui en suis très reconnaissant. J'ai pu ainsi disposer au total d'un corpus d'environ quatre-vingt-dix récits de vie ; seul un échantillon d'entre eux est restitué dans les pages qui suivent, bien que les autres aient également contribué aux réflexions développées. Un tableau accessible en ligne³ présente les caractéristiques principales des

1. En sollicitant peut-être un peu les entretiens qu'il a eus avec des femmes de la communauté mouride à New York, Ousmane O. Kane soutient que les femmes immigrées se satisfont assez bien de la conception patriarcale des rôles sexués qui les voue à l'espace domestique, réservant aux hommes le rôle de gagne-pain. Elles profiteraient ainsi du fait que l'obligation dans laquelle les hommes se trouvent de travailler pour deux, conjuguée à la nécessité d'épargner pour envoyer de l'argent au pays, leur rendrait plus difficile de s'« acheter » une seconde épouse. Ousmane O. Kane, *The Homeland is the Arena*, New York, Oxford University Press, 2010, p. 170.

2. Chargée de recherche à l'Association pour la recherche en sciences sociales (ALRS).

3. <www.sciencespo.fr/osc/fr>.

femmes et des hommes interviewés. Je ne prétends en aucune façon leur rendre justice par les extraits choisis.

Je souhaitais faire parler les pâles façades des HLM. Au premier abord, les familles noires se côtoient dans les cités dans une contiguïté aussi muette que celle des citadins blancs dans l'anonymat des grandes villes. Les liens et les détestations ne sont pas visibles. J'ai reçu d'abord surtout des témoignages de femmes, parfois séparées ou divorcées ; j'ai eu plus difficilement accès à des hommes célibataires, faux en général, c'est-à-dire mariés au pays, puis à des pères et des mères de famille vivant en ménage. Les confidences masculines qui vinrent ensuite furent celles des militants associatifs, ayant de ce fait des biographies quelque peu atypiques. Je soupçonne que ces interviewés, consciemment ou non, ont privilégié des fragments de leur histoire personnelle qui s'accordaient avec leur sensibilité et laissé dans l'ombre ceux qui ne correspondaient pas à leur idée d'eux-mêmes. J'ai parfois pu parler avec les deux membres de couples qui étaient ou avaient été mariés, observer les récurrences des situations rapportées, mais aussi les discordances. Ce qui m'a été donné d'entendre m'a surpris. Les tensions et les conflits, les violences traversent nombre de récits féminins. Comment, demandera-t-on, un homme, ou d'ailleurs une femme, qui n'y a pas été confronté peut-il rapporter la souffrance de femmes mariées à un homme qu'elles n'ont pas choisi ? Comment peut-il parler de l'humiliation des femmes qui doivent cacher leur corps, des femmes recluses entre quatre murs ? Peut-il interroger ces expériences ?

Les hommes n'ont pas spontanément abordé les conflits ni les violences dans le couple dans leurs récits et, si on les interroge, ils répugnent à les envisager à la première personne du singulier. Comment s'accuser ? Si, à travers les tournantes et les mœurs des caves, une partie des mœurs sexuelles des cités pauvres a reçu une publicité tapageuse, les situations décrites ici n'en ont guère eu. Certes, elles ne prennent pas des formes aussi spectaculaires, ayant lieu dans le mariage le plus souvent. Ces témoignages doivent en partie ce qu'ils sont à l'idée que pouvaient se former mes interlocuteurs de celui qui les a reçus.

Deux histoires ont été privilégiées : celles de Miriam et

d'Ernestine¹. Miriam est une narratrice accomplie et je n'ai pas eu beaucoup à remanier l'ordre de son récit, à l'exception de ce qui concerne la dernière période. Je l'ai enregistré en plusieurs morceaux en marge des rencontres qu'elle a ménagées pour Suzanne et moi avec des femmes du Val Fourré. Miriam m'a en effet souvent accompagné au début des années 2000 au cours de nombreuses visites que j'ai faites dans ce quartier et a eu avec moi de longs échanges visant à m'expliquer des comportements qui me surprenaient. C'est elle qui m'a donné envie de revenir et introduit à l'histoire de femmes venues de la région située aux frontières du Sénégal, du Mali et de la Mauritanie. Ernestine, que mon interlocuteur à la mairie des Mureaux m'avait vivement encouragé à rencontrer, revint à plusieurs reprises sur les mêmes épisodes de sa vie, les éclairant parfois de détails nouveaux. Je l'ai connue au fil des visites dans les collèges où l'on s'escrimait avec des adolescents qui répondaient en desserrant à peine les dents. J'ai en vain cherché à rencontrer deux jeunes femmes qui, peu après l'adolescence, ont été excisées, et dont une partie de l'histoire m'a été confiée. Cette pratique, rare au Sénégal, est répandue au Mali². Par Miriam, j'ai rencontré Soukeyna Sall au Centre de santé du Val Fourré, avec des médiatrices sociales et familiales, puis seule ; j'ai pu m'entretenir avec sa fille aînée, Rokaya. Dans un centre social, j'ai rencontré Hapsa puis Aminata, les deux épouses successives de Gassama Sow, auquel elles m'ont conduit. Dans un autre centre social, j'ai eu connaissance de la situation de Doucouré N'Dia et rencontré par la suite son fils Haruna. J'ai connu Youssouf par hasard : en le retrouvant brièvement à de nombreuses reprises, j'ai reconstitué, avec les pièces qu'il me livrait, une partie de sa trajectoire. Mamadou Talla, que j'ai contacté en tant que leader associatif, m'a fasciné par sa chaleur

1. En dehors des militants associatifs, comme Mamadou Talla, qui m'ont parlé en tant que tels, les noms des interviewés ainsi que certains détails de leur situation ont été modifiés afin de préserver leur anonymat. Tout recoupement des noms de substitution choisis avec l'identité d'autres personnes serait fortuit.

2. Selon le Groupe d'action contre les mutilations sexuelles (GAMS), les mutilations sexuelles génitales concerneraient 100 à 130 millions de femmes sur environ 400 millions d'Africaines.

communicative ; malheureusement, il était moins disponible pour un récit personnel. Il m'a présenté le jeune Idriss et le savant Murturdo. J'ai fait la connaissance des époux Bâ, Saïdou et sa femme par l'association KJPF. Abou Drame, avec qui j'avais travaillé sur un dossier de coopération décentralisé, m'a présenté Andres. Celui-ci m'a intrigué dès l'abord par une dégaine et une façon de parler très différente de celle des autres hommes haal pulaar que j'avais pu voir au Val Fourré. Par Abou Drame, j'ai aussi rencontré Demba Camara. J'ai également été amené à retrouver, à plus d'une décennie d'intervalle, certaines des personnes interviewées par Christine d'Yvoire – Hamza Dia, Binta Konte, Hanouna, Penda, Mawa et Abinaya, Samba Diop, Fatty Touré – et à reprendre pour quelques-unes le fil de leur histoire. Parmi ces récits, recueillis souvent d'un seul bloc au début des années 1990, se trouvait celui d'Houleye Dembe. Mes interlocuteurs ont changé à beaucoup de points de vue, l'une a disparu. Frédérique, médecin de santé publique elle aussi, qui travaille dans le quartier depuis plus d'une décennie, a souvent pointé les contradictions des récits avec sa malicieuse intelligence des gens. Elle m'a fait rencontrer Claudine D., médecin ayant une longue expérience de l'Afrique qui a éclairé des aspects de la prime éducation chez les femmes du Sahel. Sans leur aide, je n'aurais pu parler avec ces hommes et ces femmes.

Je me suis évidemment interrogé sur l'effet de sélection des entretiens retenus. Certes, les femmes qui se sont confiées le plus longuement sont celles qui ont lutté et souvent se sont séparées. Elles ne peuvent pas être considérées comme représentatives de l'expérience de toutes les femmes immigrées d'origine sahélienne vivant dans les quartiers pauvres. Au terme de leur dépouillement de lettres d'émigrés béninois et nigériens, Manuel Charpy et Souley Hassane ne mentionnent pas beaucoup de traces de violences¹. Peut-être parce que les lettres qu'ils ont recueillies sont des témoignages masculins. On pourra penser que je n'ai pas choisi les récits les plus iréniques. Le recoupement des récits me conduit à énoncer avec prudence

1. Manuel Charpy et Souley Hassane, *Lettres d'émigrés : Africains d'ici et d'ailleurs (1960-1995)*, Paris, N. Philippe, 2004.

l'idée que, faute d'être représentatifs, ces témoignages, d'une réalité probablement minoritaire, sont symptomatiques. Nous avons pris l'habitude de soumettre chaque situation singulière, dès lors qu'elle a un retentissement émotionnel, à des interprétations projectives. Tout incident est aujourd'hui au minimum révélateur, certains sont élevés au rang d'*analyseurs* de nos sociétés. Puis-je me contenter de dire que ces témoignages m'ont ému, m'ont intrigué et m'ont poussé à poursuivre l'enquête ? Pour autant, au-delà du caractère irréductiblement singulier de la biographie des uns et des autres et bien que concernant des individus parfois sans lien direct, ces témoignages forment le tissu d'une expérience collective.

J'ai souhaité rapporter ces vies d'hommes et de femmes venus du Sahel au seuil de l'âge adulte dans leur continuité. Il s'agit, à l'exception notable d'Ernestine, de l'histoire des migrants, qui ont vécu leur enfance en Afrique et se sont trouvés projetés dans un autre univers. Les portraits de leurs descendants sont davantage des compléments qui éclairent à la fois les formes de socialisation et les tensions entre ceux qui sont nés ici et ceux qui naquirent là-bas. Je présente d'abord séparément les hommes et les femmes. Ce n'est pas seulement par commodité. En effet, la ségrégation des sexes, que l'on rencontre dans de nombreux pays, était pour moi troublante. Ce fut le premier étonnement : il m'a rarement été donné de voir ensemble les hommes et les femmes. Albert Nicollet rapportait il y a quelques années le propos d'une femme : « Au Sénégal, les garçons mangent avec les hommes et les filles avec leur mère [...]. Si c'est la campagne, les hommes et les femmes ne mangent pas ensemble, mais à Dakar parfois ils mangent ensemble¹. » Parfois, assis dans le salon dans l'attente d'une interview, j'ai vu une jeune fille ou une femme venir me servir un café ou un thé avant de s'esquiver, puis l'homme entrait. Seuls les tout-petits, ignorant ces cloisonnements, passaient. Dans les soirées et les fêtes communautaires auxquelles j'ai assisté, hommes et femmes arrivent séparément, s'installent à part, tandis que garçons et filles, en

1. A. Nicollet, *Femmes d'Afrique noire en France*, op. cit., p. 99.

groupes distincts, s'égaillent entre les travées. La question qui traverse les entretiens présentés dans la première partie est celle du rapport entre les sexes et, à ce propos, la ségrégation de l'espace public des quartiers.

La seconde partie aborde la vie en France en commençant par la question des enfants, des engagements associatifs, du contrôle des adolescents, des rapports entre les générations. Il s'agit de voir comment les trajectoires des mères et des pères, confrontés à la responsabilité d'élever dans la cité des enfants puis des adolescents, évoluent. Beaucoup de ce qui est dit tourne autour des enjeux éducatifs, pas seulement scolaires, ainsi du fosterage, c'est-à-dire de l'envoi d'adolescents ou même d'enfants en Afrique dans la parentèle, une pratique très fréquente. Les familles sont nombreuses et comprennent en même temps des nouveau-nés et de jeunes adultes, les questions scolaires, les inconduites voisinent sur l'agenda des familles avec les soins à apporter aux tout-petits. Une fraction des enfants ont acquis des diplômes et se sont bien intégrés en France, tandis que d'autres sèchent entre les murs de la cité. Dans la nouvelle génération, les mœurs marquées par le pays d'accueil et la référence à une éthique religieuse produisent de nouveaux syncrétismes, des arrangements inédits d'attitude traditionnelle et de « grégarisme » postmoderne. J'aborde ces questions en retraçant des épisodes qui m'ont paru significatifs pour les différents protagonistes.

À la brutalité du passage d'une société rurale encore fortement imprégnée d'un idéal patriarcal s'ajoute la difficulté de vivre dans une société urbaine où l'idéal inclusif qui prévalait dans les premières décennies du second après-guerre a fait place à une attitude de soupçon et d'exclusion. Le regard tourné vers l'Afrique, les envois d'argent ont réduit les ressources disponibles ici, mais peut-être aussi les ambitions et certainement les potentialités de mobilité sociale en France. Les hommes qui sont arrivés les premiers sont retraités, certains sont repartis en Afrique. Je m'interroge dans la troisième partie sur le sens des racines pour quelques-uns des protagonistes. Que peuvent-ils attendre de leur vie en France ? Les retours de longue durée sont rares. Les Sahéliens de la vallée de la Seine sont confrontés à ce dilemme

classique : partir ou rester ? La question se pose à tous. À part quelques-uns, ils ne semblent pas envisager de vivre des deux côtés de la Méditerranée, comme ces immigrés sénégalais en Italie qui font des allers-retours liés au commerce et pratiquent un transnationalisme en acte. Sans doute nos politiques migratoires n'y sont-elles pas étrangères, mais elles n'expliquent pas cette différence entre immigrés du Sahel dans deux pays européens où les régimes d'entrée ne sont pas si différents.

Malgré les analogies, les problèmes de ces ouvriers et employés et de ces femmes d'ouvriers et d'employés ne sont pas identiques à ceux des catégories sociales autochtones de même niveau socio-économique¹. Cette distance, il faut bien la qualifier. À quoi tient-elle ? L'affirmation des différences de formes de vie des immigrés et des autochtones s'est durcie dans une conjoncture où, au nord de la Méditerranée, dominant la peur et le repli sur soi, et où s'affirme au Sud, y compris au Sahel, une poussée islamiste. On ne saurait sous-estimer ce que les conflits qui traversent les couples, les relations entre les générations doivent au contexte historique dans lequel intervint l'immigration sahélienne de la fin du siècle dernier.

Ces entretiens ne sont pas une illustration mais le complément de la monographie statistique présentée dans *Le Dénî des cultures*². Ils n'ont pu être publiés ensemble mais s'inscrivaient dans la même démarche. Ils tentent de broser un tableau de ces vies en terre étrangère que notre conception de la société tend soit à ignorer, soit à folkloriser sans accepter de regarder la pluralité des cultures comme un aspect structurant la vie même du courant central de nos sociétés. Insister sur le fait que notre attitude occulte, dans la compréhension des faits sociaux, les origines culturelles, comme d'ailleurs le fait religieux, m'a attiré les foudres des gardiens de chapelles. Je ne souhaite pas revenir longuement sur une polémique nourrie par un contexte de réception que je ne pouvais anticiper. *Le Dénî des cultures*

1. Comme le remarque encore A. Nicollet, *ibid.*, p. 21. Il y a quelques cadres ou enseignants, mais pour l'essentiel, il s'agit d'ouvriers.

2. Hugues Lagrange, *Le Dénî des cultures*, Paris, Seuil, 2010.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI, FIRMIN-DIDOT
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013. N° 109554 (00000)
Imprimé en France